

Journal du Lot

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi.

10 fr. par AN

HORS DU DÉPARTEMENT : 12 francs par an.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction et Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur.

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34, et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

PUBLICITÉ

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
RÉCLAMES — 50 —

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

Manifestantes !

« Pour étouffer nos revendications, il faudra répandre notre sang », a dit une patricienne, grande protestataire contre l'application des décrets.

Et de fait, pendant plusieurs jours les nobles dames circulèrent dans la rue, et... en voiture se rendirent très commodément devant le ministère de l'intérieur, devant l'Élysée, où on ne les regarda pas, tant leur démarche était inutile et prétentieuse.

Ces dames ne doutaient de rien : habituées à voir devant elles plier tous les galantins qui fréquentent leurs salons et boudoirs, omnipotentes par l'argent à l'égard des fournisseurs et des valets, elles croyaient sérieusement qu'il leur suffirait de parler pour que le peuple marchât, de se présenter devant le gouvernement pour que celui-ci capitulât.

Le peuple n'a pas marché avec les belles dames ; le gouvernement n'a pas daigné les recevoir.

Le peuple et le gouvernement ont bien fait.

Et les belles dames alors n'ont plus eu qu'une ressource : Elles sont rentrées dans leurs salons et à quelques pauvres femmes dont la place est mieux à la maison pour moucher le gosse ou faire le ménage, elles ont laissé le soin de brailleur : Vivent les sœurs, vive la liberté !

Et cependant l'occasion était excellente pour les belles dames de provoquer une émeute, de dresser des barricades et de mourir pour la... foi.

Une d'entre elles l'a dit : « Pour étouffer nos revendications il faudra répandre notre sang. » Hélas ! paroles vaines, verbiage prétentieux, que tout cela. Non le sang n'a pas coulé, et ne coulera pas.

Il ne coulera pas, belles dames, votre sang bleu ; il ne saurait rien féconder.

Il ne coulera pas, parce que vos manifestations sont ridicules et loin d'être dangereuses pour le bon ordre et la tranquillité publique.

On vous laissera manifester tout à votre aise : la rue vous appartient ; mais prenez garde seulement à... vos toilettes

Car au lieu du coup de fusil ou du coup de sabre dont les soudards de la noblesse, de votre caste, ne manqueraient pas de gratifier la prolétaire demandant du pain pour ses enfants, du travail pour son homme, les républicains, les sectaires, les anarchistes, comme vous nous appelez, vous réserveront simplement quelques jets d'eau...

Et ce sera bien suffisant pour calmer vos nerfs et vous faire taire, belles dames.

L. B.

Au Transvaal

Un Livre Bleu

Un Livre Bleu sur le Sud de l'Afrique est publié. Il comprend 68 documents, entre autres une lettre du 5 juin, dans laquelle lord Milner communique la résolution votée par l'Assemblée boer, à Vereeniging, le 31 mai 1902, à l'issue de la signature des conditions de paix.

Dans cette résolution, les représentants boers exposent les raisons qui les ont amenés à se rendre. La plupart de ces raisons sont connues, à l'exception des paragraphes 2 et 3, ainsi conçus :

« Paragraphe 2. — L'internement de nos familles dans les camps de concentration a provoqué des souffrances et des maladies sans exemple, de sorte que, dans une période

relativement courte, près de 20,000 de ceux qui nous sont chers sont morts. Au surplus nous avons devant nous la terrible perspective que si la guerre se poursuit notre race tout entière peut se trouver exterminée de cette façon.

» Paragraphe 3. — Les tribus cafres, situées en dehors et à l'intérieur des frontières des deux Républiques ont été presque toutes armées et prennent part à la guerre contre nous. La perpétration de meurtres et d'atrocités de toutes sortes a provoqué une situation intolérable dans un grand nombre de districts des deux Républiques, dans celui de Vryheid notamment, où 56 Burghers ont été cruellement assassinés et mutilés. »

Le Livre Bleu se termine par un télégramme de lord Milner, annonçant que le nombre des personnes internées dans les camps de concentration au mois de juin, s'élevait à 109,610 hommes, femmes et enfants.

INFORMATIONS

La Conversion

Le Journal Officiel publie mercredi matin, un décret aux termes duquel le remboursement du capital des rentes 3 1/2 0/0 non converties, aura lieu à partir du 16 août 1902, à la caisse des comptables du Trésor qui ont reçu les dépôts des titres.

Amiraux Révoqués

Dans le conseil des ministres qui s'est réuni vendredi dernier à l'Élysée, le ministre de la marine a fait approuver par ses collègues un décret relevant de leurs fonctions respectives le vice-amiral de Beaumont, préfet maritime à Toulon, et le contre-amiral Servan, commandant la division navale de l'Atlantique.

Ce décret est publié aujourd'hui au Journal officiel.

C'est à la suite d'incidents qui se sont déroulés à Toulon et auxquels a été mêlé l'amiral de Beaumont que le ministre de la marine a été amené à le relever de son commandement.

Quant à l'amiral Servan, on lui reproche des faits qui se seraient produits, il y a quelques mois, dans les Antilles, lors de la catastrophe de la Martinique.

L'amiral Servan a été rappelé de la Martinique où il était sur la Tige qui porte son pavillon, par M. Pelletan, qui avait à lui demander des explications sur la mort du commandant Barry et sur le déplorable état sanitaire du bâtiment-amiral.

On sait que le commandant Barry, qui avait pris depuis quelques jours ses fonctions s'est suicidé dans sa cabine. On a attribué ce suicide aux mauvais rapports qu'il avait avec l'amiral, mais la famille du commandant a nié que ce fût exact. Quoi qu'il en soit sur ce point de fait, il restait le grief touchant l'état sanitaire du Tige, qui, en effet, a été mauvais.

L'amiral Servan, pour se défendre, a dit qu'il avait pris toutes les précautions d'hygiène nécessaires. Il soutient aussi que la moyenne des maladies et de la mortalité sur le Tige, si regrettable fût-elle, n'aurait cependant pas dépassé celle du Dubourdieu, quand il portait le pavillon de l'amiral de Prémèsnil, ni celle de la Naiade, quand elle portait le pavillon de l'amiral de Cuverville. M. Pelletan n'a pas hésité à faire justice.

Le parti radical-socialiste

Le comité de vigilance du groupe radical-socialiste s'est réuni sous la présidence de M. Maujan. Après un échange de vues au-

quel ont pris part MM. Maujan, Buisson, Arboin et Louis Martin, l'ordre du jour suivant a été adopté :

« Le comité donne son approbation entière aux mesures prises par le gouvernement pour obliger les congrégations à se soumettre à la loi. Le parti soutiendra la politique suivie par le président du conseil en vue d'assurer les droits de défense des institutions laïques. »

L'affaire Morès

L'affaire Morès s'est terminée mardi devant le tribunal de Sousse.

Les accusés qui comparaissaient devant le jury sous l'inculpation d'assassinat du marquis de Morès, ont été condamnés : El-Kheir, à la peine de mort, Hamma, à 20 ans de travaux forcés.

Le jugement accorde le franc de dommages-intérêts demandé par la partie civile, représentée par la veuve de Morès.

Les trois magistrats du tribunal ont ensuite délibéré au sujet des dix-sept accusés qui sont en fuite. 6 ont été condamnés à mort et 11 aux travaux forcés.

Condamnation à mort

La cour d'assises de l'Ariège a condamné à mort par contumace le nommé Lopez Anselme, sujet Andorran, pour tentative de meurtre sur le douanier Rouzaud, de la brigade des Cabannes, qui l'avait arrêté porteur de marchandises de contrebande.

CHRONIQUE LOCALE

Pour les sinistrés de la Martinique

Souscription de la commune de Cahors
1^{re} liste publiée par les journaux 3295,85
2^e Versement final 69,40
Total général de la souscription 3365,25
Le Maire,
COSTES.

Collège de jeunes filles

Nous recevons la communication suivante :

Le personnel du Collège de jeunes filles, réuni par Mlle Camus, Directrice du Collège, a établi les recettes et les dépenses de la Fête de charité donnée dans l'établissement, le 29 juin 1902.

Les recettes s'élèvent à la somme de 898 fr. 25.

Les dépenses (frais d'illumination, de décoration, de chaises, etc.) s'élèvent à 337 fr. 70 c.

L'excédent des recettes sur les dépenses est donc de 560 fr. 55.

Sur la proposition de Madame la Directrice, il a été décidé qu'une somme de 250 fr. serait versée au bureau de bienfaisance de la ville et que le reste servirait à constituer un fonds pour l'association de bienfaisance des anciennes élèves qui doit être organisée à la rentrée prochaine.

La Directrice et le personnel du Collège de jeunes filles, heureux du succès de la Fête de charité, remercient les personnes qui par leurs souscriptions ont bien voulu participer à cette œuvre de bienfaisance et par leur concours donné gracieusement ont contribué à l'éclat de la soirée : les parents d'élèves qui avaient travesti leurs enfants avec tant de goût, Monsieur le Colonel, qui avait autorisé la Musique militaire à faire entendre quelques morceaux, M. Michel, le si distingué chef de musique, et en particulier Monsieur le Maire de Cahors et la municipalité, qui avaient facilité par leur concours cette Fête de charité.

Lycée Gambetta

BACCALURÉATS

Rhétorique. — Ont été définitivement reçus :

MM. Bru, Cavalié (assez bien), Chapou (assez bien), Combarieu, Dauliac, Delbouis (assez bien), Marrou, Pennes Serge, Séguy Paul, Talayssat, Véry.

Philosophie. — Ont été définitivement reçus :

MM. Bladier, Conquet (assez bien), Fraysse, Pennes Roger.

M^{lle} Meyer a été définitivement reçue au baccalauréat de rhétorique, avec la mention assez bien

Nos plus sincères félicitations.

DISTRIBUTION DES PRIX AU LYCÉE GAMBETTA

Ce matin a eu lieu, dans la cour d'honneur du Lycée Gambetta, la distribution des prix aux élèves de notre établissement universitaire.

La cérémonie était présidée par M. Rey, député du Lot, assisté de MM. Maurellet, inspecteur d'Académie et Robert, proviseur.

Toutes les notabilités de Cahors avaient pris place sur l'estrade.

En l'absence de la musique militaire, l'Avenir Cadurcien avait bien voulu prêter son concours.

Les parents et amis de nos jeunes potaches se pressaient en foule dans la cour.

M. Paumès, professeur de l'enseignement secondaire moderne, a prononcé le discours d'usage que nous sommes heureux de reproduire ci-après. Ce discours qui traite de la nécessité de l'enseignement secondaire dans la démocratie, a été très applaudi.

DISCOURS DE M. PAUMÈS

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Amis,

Si je ne redoutais pas même l'apparence de la vanité et de la sottise, je me réjouirais de cette partie intermittente de nos fonctions qui s'appelle le Discours d'usage. Je sais bien qu'en aucune autre circonstance nous ne sommes plus fâcheux. Et cependant c'est la seule où nous rassemble l'unique souci de vos enfants. Pourquoi n'en profiterais-je point pour vous parler de notre œuvre à vous qui, si confiants, nous abandonnez ce que vous aimez par dessus tout ?

Vous rêvez pour vos enfants, et c'est la raison de vos sacrifices, sinon une condition plus haute, du moins une vie moins inquiète ; ce faisant, égoïstes en apparence, vous rêvez aussi pour les autres, vous souhaitez pour notre patrie, car aujourd'hui rien de ce qui touche notre voisin ne peut plus nous être étranger ; nous sommes tous ensemble la démocratie française. Eh bien ! à cette démocratie, puisque nous la voulons grande, il faut des hommes forts par l'intelligence, riches de bonté, jamais lassés de connaître, mais décidés aussi à ne céder qu'à la conviction et à la confiance.

Je voudrais vous démontrer que vos enfants seront ces hommes s'ils savent profiter de notre Enseignement Secondaire.

Ils sont bien nombreux et bien divers les reproches que l'on fait à cet enseignement. Les changements répétés depuis la Révolution, repris depuis la triste guerre, tentés aujourd'hui encore expliquent ces critiques. Ils réjouissent même ceux peu rares maintenant qui, parce qu'il est difficile de parfaire, déclarent qu'il vaut mieux détruire. Nous ne valons, dit-on, que pour préparer des employés, de avocats, des médecins. Epris seulement de qualités esthétiques, nous détournons loin du travail plus utile la foule des meilleurs esprits, reconstituant ainsi de nouveaux privilèges.

Toutes ces critiques qui parfois nous viennent de faux amis ne sont point tout à fait justes. Ce n'est point notre faute si le dédain des travaux immédiatement productifs suit souvent nos études. Reconnaissons aussi qu'il n'est point aisé d'enserrer dans des limites rigoureuses, dans une formule irréductible notre œuvre d'éducation et morale et civique.

Nous n'enseignons pas à manier un outil, ni ne nous bornons à l'instruction qui suffit aux hommes pour se diriger seuls dans les faits ordinaires de l'existence. Cette œuvre de première initiation, nous la reconnaissons délicate, difficile. Mais visant plus loin et plus haut, nous voulons former des caractères, éveiller et dresser toutes les qualités qui font une âme humaine. Notre but est d'instituer des hommes capables de s'attacher à une fonction sociale, mais capables aussi de comprendre, d'estimer les autres, des hommes qui sachent regarder de sang-froid et avec un esprit impartial toute idée ou toute opinion, leur fut-elle d'abord peu agréable.

Que diverses sont les questions des hommes ! Que variés et indéfinis sont nos besoins ! Les inégalités sociales dérivées de la nature plus qu' des lois longtemps encore dureront. Les adoucir est un devoir pressant, les effacer est un vain espoir. Beaucoup donc et de bonne heure doivent choisir un travail directement utile. Ils doivent se donner corps et âme à la besogne choisie, s'ils veulent y prospérer. Il y gagnent sans doute des aptitudes spéciales, un pli particulier, une adresse singulière. Mais ils risquent de sentir seulement leur intérêt ; ils perdent la notion de besoins plus hauts, même des services qu'ils tirent de leur voisinage. Cet exclusivisme se retrouve aussi quelquefois chez les travailleurs de la pensée. L'application limitée à une science attire jalousement l'esprit, le détourne de tout autre souci, l'aveugle même sur les devoirs les plus élémentaires de justice et de pitié.

Michelet parle des médecins de l'antique Egypte : « Il y en avait, dit-il, pour le nez, les oreilles, ceux-ci pour l'estomac ; et ils soignaient ces maladies sans penser qu'il put y avoir rapport entre les divers organes. Ce qui guérissait l'un affaiblissait l'autre. Le malade mourait, mais le médecin triomphait. » Sans doute, Michelet parlerait autrement des médecins d'aujourd'hui. Mais il avait aperçu les dangers pour la démocratie d'une spécialisation trop étendue, lui, qui dans son beau livre, *le Peuple*, affirmait que l'enseignement de l'Histoire de France était le moyen d'assurer l'union morale de notre aimé pays.

Or, en ce temps, qui durera, de division de travail humain, où les spécialités s'imposent, nous risquons d'être dispersés dans des préoccupations diversement utilitaires. Membres d'une démocratie, jaloux de notre liberté, nous risquons aussi de ne songer qu'à nos droits. Qui donc nous apprendra qu'il est une œuvre commune supérieure à nos satisfactions immédiates ? Qui nous parlera de devoirs envers toutes les forces sociales ou morales qui nous ont faits les citoyens de la République ? Avant donc de suivre une vocation, un apprentissage moral est nécessaire.

Et c'est notre rôle de vous y guider. Et d'abord n'êtes-vous point ici comme une société en raccourci, moins dispersée même que celle où vous êtes impatient de compter ? Vous venez de tous les rangs, de tous les métiers. Sans doute vous ne savez pas encore le prix du pain qui vous nourrit. Vous avez cependant deviné qu'il est dans la vie fortune et misère ; trop déjà sont seuls pour gravir la rude route. C'est pourquoi nous nous appliquons à vous doter de toutes les forces nécessaires. Que variées sont nos préoccupations ! Plus de rigueurs aujourd'hui, plus de menaces. La règle uniforme dans ses principes s'adapte à chacune de vos complexions. Nous en appelons à votre cœur. Et si par nos conseils nous sommes impuissants, vos camarades achèvent notre œuvre. Car dans vos jeux, dans votre travail quotidien, vous heurtez d'autres caractères. Vous apprenez que deux volontés qui obstinément s'opposent, c'est l'état de guerre. Et vous, enfants, que la vie commune tient toujours côte à côte, vous sentez la nécessité et la douceur de la paix. Aussi se rapprochant, vos rugosités se polissent, vos qualités se pénètrent. Si vous gardez votre caractère, vous supportez celui de vos camarades ; vous respectez leur tour d'esprit, vous admirez même leurs efforts plus heureux. Ainsi les menus faits de la vie scolaire vous apprennent que vous avez besoin de tous. D'âges différents, vous succédant de classe en classe, vous vous sentez liés par des préoccupations pareilles, par des devoirs égaux.

Donc groupés dans la diversité de vos humeurs, de vos conditions, de vos âges, vous passez avec nous le printemps de votre vie. Pauvres fleurs étouffées ! disent les gens pressés ! Je réponds, et bien sincèrement : heureuses plantes !

Car nous ne voulons point vous écraser sous la masse des connaissances humaines. Nous voulons vous apprendre à discerner et à aimer le beau et le grand. Ce n'est pas notre désir de mettre en votre esprit des formules, des sentences toutes préparées, des synthèses. L'analyse, l'exposé de tous les caractères d'une époque, toutes les facettes d'un esprit, voilà ce que nous dévoilons et ce qu'il vous faut. A ce prix seulement vous vous représenteriez la variété humaine. Vous serez généreux, justes, curieux. Vous fuirez cette arrogance sottise des gens qui croient savoir parce qu'ils ont une fois lu et dans un seul livre, et ce penchant hideux à dénigrer qui est de l'ignorance.

Nous ne voulons pas non plus que vous nous croyez sur parole. Nous vous invitons à regarder, à admirer comme nous ; et, si vous n'êtes point séduits, il nous suffit que vous soyez disposés à juger. Nous ouvrons devant vous le calice de la fleur ; à vous d'en cueillir le nectar pour en faire plus tard, à l'heure de l'action le miel de votre vie.

Nos études sont de deux sortes. Les sciences qui nous découvrent les forces de la nature, les lettres qui nous dévoilent la riche matière des émotions humaines et l'infinie variété des ressources de l'esprit. C'étaient autrefois deux rivales. On en voulait aux lettres surtout parce qu'elles forment des discoureurs, des raisonneurs, gens très gênants, nous le savons, pour toutes les tyrannies. Cette souplesse d'esprit que donne la culture littéraire, ces armes de trempe diverse qu'elle prépare sont redoutables. « Que ne peut par exemple l'une d'elles, et la plus aiguë, dit Prévost-Paradol, l'ironie, ce dernier asile, cette dernière dignité du faible et de l'opprimé, l'indomptable et insaisissable ironie qui dissout peu à peu les dominations les plus superbes ! »

D'autre part, on reproche aux sciences d'attacher uniquement l'âme aux préoccupations utilitaires. Le procès dure encore. Cepen-

dant l'accord semble s'être fait dans notre Enseignement.

On m'en voudrait de parler des sciences. Les qualités qu'elles apportent à notre jugement je les devine sans pouvoir les préciser. Je sais qu'elles ne perdent rien au voisinage des lettres. L'imagination par exemple leur est d'un grand prix et c'est par elle que le plus souvent elles ont deviné le secret des choses. Et pour répandre ces secrets n'est-il point besoin de toutes les finesses de l'art littéraire ?

Mais les sciences c'est les choses. Les lettres c'est l'homme. Et par lettres je comprends toutes les études morales et sociales.

Quel profit nos enfants ne tireront-ils pas de cette représentation animée des divers sentiments ?

Je dois laisser les lettres antiques ! Oh ! je souffrirais si l'on décrétait leur exil hors de l'enseignement secondaire ! Ce serait les déclarer inutiles à la formation de la jeunesse. Or nous devons trop aux anciens. Notre langue vient d'eux. Ses formes, sa probité, qui en ont fait le langage de la raison ont chez eux leur source. Notre goût du beau, notre souci de perfection, seule cause de victoire dans la lutte âpre des nations industrielles, est né du culte des belles formes antiques. Plus près de la nature, en effet, d'une vie moins compliquée, moins dispersée, les anciens nous ont représenté l'âme humaine dans ses fondements éternels. Ils nous ont appris aussi que l'individu devait passer après la cité. Ils nous ont enfin donné des exemples de ces vertus nécessaires à la grandeur des peuples, l'attachement au sol paternel, l'amour de la gloire qui est avant tout l'oubli de soi. Les abandonner serait ingratitude. Ce serait aussi imprudence.

Mais la source est d'accès difficile. Beaucoup doivent s'abreuver, au courant, dans la plaine. Or ce courant limpide, bien que plus agité, jailli de l'antiquité, n'est-ce point la France, sa littérature et son histoire ?

Quelle variété dans notre Littérature depuis le bégaïement de nos trouvères jusqu'aux splendeurs des visions de Victor Hugo ! Tous les espoirs toutes les joies, les ardeurs de la foi, les évidences de la raison, les fureurs des passions, quelle littérature peut se vanter de les avoir plus profondément explorées ? C'est la volonté chez Corneille, les passions attirantes chez Racine, l'imagination audacieuse et le bon sens de Lafontaine. Ici, c'est Pascal cherchant le repos dans la foi, Rousseau dans la contemplation de la belle nature ; c'est Montaigne, sans fausse honte, découvrant sa paresse et son doute tranquille ; Molière douloureux sous le rire, Rabelais se réjouissant grassement de l'excellence de la nature, Voltaire satisfait, Vauvenargues mélancolique. Ce sont les élans de Lamartine, les sanglots de Musset, la résignation de De Vigny, la frémissante pitié de Michelet ressuscitant la France.

Et avec ce trésor de vertus, un trésor plus précieux parce que d'accès plus facile, toutes les façons et tous les gestes de l'esprit. Tel nous étonne de sa voix ample, majestueuse ; celui-ci nous amuse de ses adroites jongleries. Tel frappe comme un sourd, tel s'insinue ; un autre, emporté, violent, nous entraîne, un autre, parce que dédaigneux et moqueur, nous séduit et nous captive. C'est encore le pas capricieux de Renan d'abord résolu, puis hésitant, enfin se détournant ; l'allure lourde, haletante, mais aboutissant quand même de Taïne ; c'est la harpe aux larges ondes de Châteaubriand, la pirouette mutine de Voltaire, les falbalas de Rousseau. Ainsi nous apprenons que les idées empruntent le masque des hommes, qu'il faut, avant de s'y abandonner ou de leur résister, les dépouiller de leurs oripeaux disgracieux ou enchanteurs.

Ah ! que cette éducation est précieuse dans ce temps inquiet où tout ce qui se dit, même tout ce qui s'écrit peut jaillir d'intentions généreuses, mais résulte rarement d'une observation patiente, d'une réflexion sérieuse. Et que nous avons besoin de cette science pour que notre esprit ébranlé ne chancelle dupé ou séduit !

Si de cette connaissance notre jugement doit sortir plus fort, combien plus éclairée sera notre volonté si nous demandons à l'histoire qui nous sommes.

Car c'est aussi un défaut des peuples comme des hommes de vouloir aller seuls dès le seuil de leur vie. Ils veulent être de leur temps, disent-ils. Mais pour être de son temps ne faut-il pas le connaître ? Et s'ils ne veulent point des leçons du passé, encore faut-il qu'ils le connaissent, puisque c'est lui qui les a faits. Avec le sentiment des difficultés, de la lenteur nécessaire des victoires sociales, le passé nous rend modestes et prudents. « Pour que la vie soit grande et pleine, dit un contemporain, il faut avec l'avenir y mettre le passé. Nos œuvres de poésie et d'art, il faut les accomplir dans la pensée de ceux qui naissent, mais en l'honneur des morts. »

S'il est un passé de grandeur bienfaisante, osons le dire très haut, c'est celui de notre pays. Quelle générosité n'est point nôtre ? Quelle idée étrangère n'est point devenue plus lumineuse passant par le crible de notre esprit ? La France que l'on représente trop souvent comme une nation fermée a toujours ouvert ses frontières au vent, si âpre fût-il, venu du dehors. C'est plutôt son défaut de trop docilement se laisser porter par ce souffle qui a froilé les mers ou les steppes lointaines. Mais bientôt elle se ressaisit, retenue par sa raison, son bon sens, son horreur de tout excès, son goût de la mesure. « A travers toutes les révolutions, écrivait Taïne vers 1853, les Français ont toujours su retrouver l'instinct qui les conduit et sauve les Etats. Cet instinct, c'est la nature, la grande inconnue en qui nous vivons et qui nous meut, qui nous sauve de nous-mêmes et d'autrui, de la maladie et du remède. »

Qu'il serait aisé de montrer les vertus de notre pays et la beauté de ses actes ! L'amour des hommes, la pudeur, le culte chevaleresque de la femme, l'amour dans ce qu'il a de plus immatériel, la pitié qui émane des choses, surtout des malheureux, toutes les vertus modernes qui sont la douceur de la vie, tout cela n'est-il point dans notre Histoire depuis les Croisades et Jeanne d'Arc jusqu'à Hoche et la Révolution ?

On parle aujourd'hui de détruire la guerre, et certes aucune pensée n'est plus généreuse, à condition toutefois qu'on n'entende pas l'entretenir dans nos frontières. Qui donc y a le premier songé ? A-t-on oublié le « Grand Dessein » de Henri IV ? N'a-t-on jamais ouï parler de la « Paix perpétuelle » du bon Abbé de Saint-Pierre, cette paix impraticable, disait Voltaire ?

C'est maintenant le siècle des arbitrages. — Est-il besoin d'aller chercher des exemples dans les pays lointains plus jeunes, d'une croissance moins gênée ? Il y a longtemps que la France connaît ce moyen pacifique d'apaiser les conflits. Sans rappeler d'autres faits, notre Université de Paris, le Studium, ne fut-il pas souvent préféré comme arbitre aux deux grandes puissances du temps, la Papauté et l'Empire ?

Dans ce dernier siècle des nations plus jeunes, profitant de nos querelles, oubliées de nos services, nous ont violemment rejetés en arrière. Ont-elles réussi à refroidir notre ardeur ? Ont-elles épuisé nos forces ?

Ces forces vives encore, il vous faut les maintenir serrées, indissolubles. Rien ne vous sera plus aisé en sortant de notre Enseignement secondaire, qui est une longue exploration de l'âme humaine et particulièrement de l'âme de la France.

Nourris de cette pure substance, vous pouvez courageusement entrer dans le monde. Et n'allez pas croire que cet embellissement intérieur vous fasse trop grands pour un travail manuel. Poursuivez vos études ou relevez l'atelier familial ; à quelque place que vous soyez, votre travail sera une noblesse.

Dévoués à la tâche choisie, mais sachant le mérite de celle des autres, pénétrés de cette pensée que tout effort humain, loyal et probe aide au progrès social, vous ferez la démocratie plus pacifique. Ainsi citoyens plus libres, très attachés à vos devoirs qui sont les droits des autres, vous pourrez sans soubresauts, sans mépris insolents et injustes, travailler à la grandeur de notre République.

M. Rey, notre aimable député, a pris ensuite la parole et a obtenu un très légitime succès en prononçant la remarquable allocution qui suit :

DISCOURS DE M. REY

Mesdames,
Messieurs,
Chers Elèves,

Ce n'est pas sans appréhension que je prends la parole devant l'assemblée d'élite qui m'en-toure et, si je n'écoutais que ce sentiment, je garderais le silence et vous laisserais sous la forte impression qu'a produite dans vos esprits le savant discours que vous venez d'applaudir.

Mais il est de tradition que le président de cette solennité prononce, lui aussi, une allocution et je ne voudrais pas interrompre un usage qui a toujours été respecté. Je me reprocherais d'ailleurs de ne pas profiter de cette occasion pour remercier M. le Ministre de l'Instruction publique du grand honneur qu'il m'a fait en m'appelant à présider cette cérémonie dans ce vieux Lycée qui m'a élevé et pour adresser à l'Université, cette mère éducatrice de ma jeunesse, l'expression de ma profonde sympathie et de mon inaltérable reconnaissance.

M. le Ministre ne pouvait me procurer une satisfaction plus grande qu'en me conviant à cette fête de l'enseignement qui réunit à la fois les élèves, les parents et les professeurs et où sont glorifiées par des palmes, des caresses et des discours l'Instruction et l'éducation de nos enfants.

Pour quiconque désire avant tout l'amélioration morale et matérielle du peuple, pour qui a foi dans le progrès indéfini de l'humanité, il n'est pas de jouissance plus douce que le spectacle de ces réunions périodiques qui viennent couronner les études d'une année entière et qui témoignent des efforts faits et des progrès accomplis dans la culture des facultés physiques, intellectuelles et morales de l'homme de demain.

Il voit avec un plaisir suprême ces jeunes générations, qui sont appelées à participer aux affaires du pays et à les diriger, se préparer par une instruction de plus en plus étendue et par une éducation large et libérale au rôle qui leur est dévolu dans un gouvernement démocratique comme le nôtre. Il est heureux de constater avec quel zèle leurs maîtres s'appliquent à en faire des citoyens modèles, dignes de se gouverner eux-mêmes, aussi résolus à accomplir leurs devoirs envers la Famille, la Patrie, l'Humanité, qu'à faire respecter en eux les droits imprescriptibles de la personnalité humaine.

L'Instruction est l'agent le plus puissant de la civilisation d'un peuple et le critérium le plus sûr du rang qu'il occupe dans le monde. Sans elle, pas de progrès ni moral ni matériel. Sans elle, l'homme reste rivé à la routine, aux préjugés, à l'impuissance. Il continue à être le jouet des forces aussi brutales qu'incommensurables de la nature pour lesquelles il n'est qu'un atome et une poussière.

Qu'il cultive au contraire son intelligence, qu'il développe la puissance latente qu'elle recèle, au lieu de rester l'un des êtres les plus faibles et les plus malheureux de la création, il en devient le roi. Il marche peu à peu à la conquête de l'Univers et, d'esclave qu'il était des formidables agents physiques, il finit par leur commander et s'en faire des serviteurs soumis pour l'aider dans son ascension vers un idéal d'indépendance et de bonheur.

Aussi, voyez-vous tous les efforts que fait la République, ce gouvernement par excellence de progrès et de démocratie, tous les sacrifices qu'elle s'impose pour distribuer avec la plus grande libéralité l'Instruction dans toutes les couches de la société. Partout s'élèvent des Ecoles de tout genre, des Collèges et Lycées, des Facultés qui montrent l'ardent désir de nos gouvernants de répandre à flots la lumière dans l'esprit des générations qui doivent nous succéder.

Jamais on ne s'est appliqué avec tant d'ardeur à perfectionner les méthodes pédagogiques de manière à rendre les premiers pas dans la voie de l'Instruction moins pénibles et moins ardu. Jamais on ne s'est autant ingénié à trouver des procédés plus faciles pour faire entrer avec moins de difficulté et graver plus profondément dans les jeunes intelligences les premières notions des choses. Et ce n'est pas seulement du côté du développement des facultés intellectuelles que tendent tous ces efforts, c'est aussi du côté du développement harmonique du corps qui a été pendant si longtemps négligé, car on s'est souvent avec raison de ce vieil adage si vrai : *mens sana in corpore sano*.

Quand je me reporte à un demi-siècle en arrière, à l'époque où, comme vous, j'étais assis sur ces bancs, quelle différence et quel progrès ! C'était sur la crainte et le châtiement que repo-

sait l'éducation et non, comme aujourd'hui, sur la persuasion et la douceur. Il semblait que la jeunesse ne pouvait être élevée que tambour battant, au propre comme au figuré. Toute sollicitude, toute préoccupation par trop manifestes soit pour le corps, soit pour l'intelligence, étaient considérées comme un acte de faiblesse qui ne pouvait avoir que des conséquences funestes au point de vue de la discipline et des études. Je n'ai pas jusqu'à dire avec Rabelais : « Mieux sont traités les forçats entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la pris on criminelle, voire certes les chiens en votre maison que ne sont ces malotrus dans ce collège d'épouillerie... et si j'étais roi de Paris... je mettrais le feu dedans pour faire brûler Principal et Régents ». Non, nos maîtres ne méritaient pas un traitement aussi cruel ; mais le lycée n'avait pas encore tout à fait perdu ce caractère d'une géole où l'on appliquait, pour des fautes souvent minimes, toute une échelle de punitions savamment graduées, depuis le pensum abêtissant jusqu'au cachot barbare, en passant par le dur piquet dans l'immobilité éternelle sous le soleil brûlant ou le froid figeant les membres.

Avec quelle négligence était traité notre pauvre corps encore si tendre ! Des classes pavées, sans feu, sans tables, l'élève condamné à écrire sur ses genoux, dans des attitudes pénibles et déformantes. Partout des salles, des couloirs sombres, noirs, suant l'humidité et la tristesse. Peu de souci de la santé, de la nourriture, de l'hygiène. Aujourd'hui, au contraire, partout la clarté, l'air, la lumière et comme une apparence de fête et de gaieté. Classes, salles d'études, réfectoires et dortoirs, cours de récréation, tout est savamment étudié pour le développement normal de l'enfant, son bien-être, son agrément.

L'esprit n'était pas conduit avec plus de douceur. A voir les difficultés que l'on accumulait devant le malheureux élève, les exercices inutiles et fastidieux auxquels il était soumis, on aurait pu croire vraiment qu'il entrerait dans la pensée des éducateurs de cette époque de rendre l'Instruction pénible et rebutante, inaccessible au plus grand nombre. On écartait avec soin tout ce qui aurait pu apporter quelque charme à l'étude des humanités et rendre le travail plus facile et plus agréable. Si je vous disais que des livres, comme ceux que vous avez entre les mains, ornés de gravures et de dessins qui les animent et les vivifient, qui donnent un corps et une forme aux idées exprimées dans le texte et dont un simple coup d'œil apprend plus qu'une longue démonstration, que ces livres ne trouvaient pas grâce devant le règlement, vous ne le croiriez pas. Tous les ouvrages illustrés étaient sévèrement proscrits ; ils étaient trop amusants et rendaient la science trop aisée. Ah ! que l'on était loin de comprendre cette profonde parole de notre grand Michelet : « L'enseignement, c'est l'amitié ».

Eh bien, malgré ces dures épreuves, malgré ces procédés si sévères, malgré cette proscription chez les maîtres, au nom d'un système suranné, de tout esprit de bonté et d'amitié, il est bien peu d'élèves qui n'aient conservé de leur passage dans l'Université un sentiment de profonde gratitude et n'aient à reporter leur pensée vers ces lointaines années de l'école.

Peut-on oublier que c'est l'Université qui a ouvert notre intelligence aux immortels principes du Beau, du Vrai, du Bien, qui nous a fait connaître les grands penseurs, les génies qui ont illustré l'Humanité et nous a permis de les comprendre et de nous nourrir de leurs fécondes idées ? N'est-ce pas elle qui nous a initiés aux premiers éléments des sciences et, en nous faisant entrevoir leur domaine sans fin, leur puissance infinie sur la nature, nous a inspiré le désir d'en poursuivre l'étude, de travailler à faire de nouvelles découvertes et d'étendre ainsi notre empire sur le monde ?

Les souffrances, les épreuves de la première heure sont oubliées ; on ne se souvient plus que des précieuses connaissances qu'on lui doit, des clartés qu'elle a fait pénétrer dans notre esprit, qui nous ont ouvert des horizons inconnus et nous ont procuré les plus nobles satisfactions qu'il soit donné à l'âme de ressentir.

Et qui sait si, en vertu de ces harmonies mystérieuses qui règnent dans la nature et qui font que le bien ne s'achète souvent que par l'effort, la privation, la douleur, on ne s'attache pas d'autant plus à ces grands principes du Beau et du Vrai qu'ils nous ont coûté plus chèrement ? Qui sait si ces hautes et belles idées ne s'impriment pas d'autant plus profondément que les épreuves par lesquelles il a fallu passer ont été plus pénibles et plus cruelles ?

Ce n'est pas tout. C'est sur les bancs du lycée que se contractent les amitiés les plus solides, celles qui résistent le plus au temps, à la distance, à l'inégalité des conditions sociales, aux divisions politiques et religieuses et l'on garde des lieux où ces liens se sont formés un souvenir aussi vivace qu'agréable. Quelle satisfaction surtout, quand on a eu la bonne fortune d'assister à l'épanouissement d'intelligences d'élite, de grands cœurs, de caractères fortement trempés et de compter parmi ses anciens condisciples des hommes qui ont rendu des services éclatants à la Patrie et se sont fait une place dans l'Histoire ! Cette satisfaction, mes camarades et moi nous l'avons eue et ce n'est pas une des moindres raisons qui nous attachent à notre vénérable lycée. Aussi est-ce avec une fière émotion que j'adresse l'hommage d'un ami d'enfance à la mémoire du plus illustre de ses élèves, au puissant tribun qui a été l'un des principaux fondateurs de la III^e République, au héros de la Défense Nationale à qui la reconnaissance et l'admiration populaires se sont fait un devoir d'élever le monument de bronze qui se dresse fièrement sur notre place publique. Après lui, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, qu'il me soit permis d'envoyer un souvenir attendri au distingué président de l'Association des anciens élèves du lycée dont nous déplorons la perte récente, à cet esprit si ouvert et si élevé, ce fin lettré dont les discours étaient un modèle de grâce et d'érudition.

Mais le bien le plus précieux que l'on retire des études universitaires, c'est de nous avoir appris la nécessité du travail et l'art de travailler. Tous les jours, chers élèves, dans vos luttes pacifiques pour la conquête des récompenses et des diplômes qui sont le couronnement de vos classes, vous vous apercevez, par l'observation et l'expérience, de la puissance et de l'efficacité du travail. De toutes les notions dont vos professeurs se seront efforcés de meubler votre esprit, il en restera bien peu dans votre souve-

au bout de quelques années ; mais ce qui s'oubliera moins c'est l'habitude du travail que vous aurez contractée sur ces bancs, c'est la règle, la méthode à laquelle vous aurez dû vos succès. Vous ne perdrez certainement pas de vue que les connaissances dont vous avez enrichi votre intelligence vous les devez à une application soutenue et persévérante et que, si vous voulez les faire fructifier et continuer l'étude tant des lettres que des sciences dont vous n'avez entrevu qu'une bien faible partie, c'est à son action féconde qu'il faudra recourir.

Plus que jamais le travail est devenu la loi impérieuse de l'homme. Si dans le passé, grâce à une fortune considérable, certains pouvaient se dispenser de travailler, ils sont bien rares aujourd'hui ceux qui ne sont pas obligés de se soumettre à sa dure mais bienfaisante nécessité, l'argent perdant chaque jour de sa puissance productive de revenu. Et il faut s'en féliciter, car s'il est le moyen le plus efficace d'améliorer les situations, d'augmenter le bien-être, il est aussi le moralisateur par excellence, la garantie la plus sûre de la santé du corps comme celle de l'intelligence.

Le travail, ne l'oubliez pas chers élèves, c'est le véritable levier d'Archimède avec lequel on peut soulever le monde, c'est l'Instrument merveilleux qui a permis aux grands noms qui ont défilé sous vos yeux d'arriver à la postérité. Aussi, à toutes les époques et sous toutes les civilisations, a-t-il été glorifié. Ai-je besoin de vous rappeler le mot si souvent cité de l'empereur philosophe Marc-Aurèle « Laboremus » et la réponse si profonde et si vraie de Newton à celui qui lui demandait comment il était parvenu à découvrir l'admirable principe de l'attraction universelle : « En y pensant toujours ». Au XVIII^e siècle c'est Voltaire qui déclare que « le travail est son Dieu » et Buffon affirmant « que le génie n'est qu'une longue patience », et enfin plus près de nous le grand poète, qui a rempli le XIX^e siècle de son nom et dont on célébrait il y a quelques mois le centenaire, n'a-t-il pas écrit l'admirable strophe par laquelle j'ai hâte de terminer :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front, ceux qui d'un haut destin gravissent l'apre cime, ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime, ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour, Ou quelque grand labeur ou quelque grand amour. C'est le prophète saint prosterné devant l'arche, C'est le travailleur, père, ouvrier, patriarche ; C'est le cœur dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins ; C'est là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains ».

Où, chers élèves, rappelez-vous que pour progresser, pour se faire une place au soleil et monter dans l'échelle sociale, pour vivre enfin, selon la forte expression de Victor Hugo, il faut travailler, il faut lutter. C'est par là seulement que vous vous rendrez utiles à vous-mêmes, à votre famille, à votre patrie et que vous contribuerez, comme vos devanciers, à la puissance et au rayonnement de la France dans le monde.

La lecture du palmarès a suivi ces deux discours.

Nous donnons ci-après le nom des élèves qui ont eu les prix d'honneur et qui ont obtenu le plus de nominations :

PRIX D'HONNEUR

Mathématiques élémentaires. — Georges Cros, de Cahors.
Philosophie. — Jules Conquet, de Cahors.
Rhétorique. — Ernest Cavalié, de Luzech.
Enseignement moderne. — Salomon Bach, de Cénévières.

GYMNASTIQUE

Récompenses du ministre de la Guerre
Médaille de Bronze. — Ernest Bonneau.
Mentions. — Elie Combarieu, Jean Séguy, Jules Vaysset, Raymond Richard, Charles Blanchés.

DIVISION SUPÉRIEURE

Mathématiques élémentaires. — Jules Vaysset (excellence), Georges Cros, Henri Quercy, Paul Barrière.
Philosophie. — Théophile Fraysse (excellence), Jules Conquet, Pierre Desprats, Louis Bladier, Roger Pennes.
Première moderne (lettres). — Salomon Bach.
Rhétorique. — Ernest Cavalié (excellence). — Georges Delbouis, Edouard Dauliac, Baptiste Chapou, Jean Canguilhem, Léonce Marron, Serge Pennes, Louis Talbot, Marcel Talayssat.
Seconde moderne. — Alexandre Advier (excellence), Dionys Bourdiol, Charles Carriol, Emile Perot, Camille Bouscary.
Seconde classique. — Charles Blanchés, Etienne Pujol, (excellence ex æquo), Jules Crabol, Maurice Gorse, Charles Richard, Georges Chaigne, Guillaume Calvet, Hilaire Serres, Albert Griffoul.
Troisième moderne. — Léo Belmon (excellence), Jean Périé, Louis Ayot, Julien Combecave, Joseph Mandelli, Gaston Cambar.
Troisième classique. — Louis Durran (excellence), Marcel Lacan, Marc Lacroix, Georges Malbec, Gaston Feu, Roger Ourcival.

DIVISION DE GRAMMAIRE

Quatrième moderne. — Abel Miquel (excellence), Hubert Périé, Gabriel Feyret, Jules Gauthier, Victor Mandelli, Jean Périé, Auguste Combecave, Bernard Laval.
Quatrième classique. — Gaston Delcros, Daniel Decremps (excellence ex æquo), François Galan, Louis Blanchés, Joseph Favaletti, René Dillenséger, Auguste Correch, Louis Bennet, René Péchayrand.
Cinquième moderne. — Jean Labro (excellence), Charles Couzi, Gaston Large, Henri Merquier, Emile Redoulès, Elie Bladières, Jean Lieux, Emile Fériol.

Cinquième classique. — Arthur Calmette (excellence), Louis Bernadac, Gilbert Martin, Gaston Vidal, Pierre Maturié, Maurice Besse, François Crozat, Joseph Roussel.

Sixième moderne. — Henri Ourcival, Henri Puech, (excellence ex æquo), Marceau Lagarde, Elie Barreau, Alfred Roussel, Georges Bédriès, Cyprien Creyssensac, Jean Mabru.

Sixième classique. — Jean Coueslant (excellence), Alphonse Cocula, Maurice Labedan, Alexandre Ladoux, Bernard de Valon, Alain Redoulès, Fernand Sireyjol, Paul Laville.

DIVISION ÉLÉMENTAIRE

Septième. — Jacques Chaigne (excellence), Jean Course, Robert Battistelli, Victor Carle, Léon Cagnac, René Monteils, Georges Albert, Gabriel Sènes.

Huitième. — Jacques Piot (excellence), François Gratiat, Georges Battistelli, Christian Égertier, Raymond Marcenac, Emile Renard.

CLASSES PRIMAIRES

Neuvième. — Pierre Fournié (excellence), Jacques Gauthier, Louis Bourgoïn, Georges Cazaly, Louis Grandjean, Arthur Mégès, Paul Bris, Gabriel Alazard, Sylvain Delran, Jacques Treilhaes, Jean Sauzel, Jean Toulouse.

Classe enfantine

1^{re} Division. — Albert Valat (excellence), Maurice Serres, Antonin Bergon, Henri Manhiabal, Marcel Carriol, Yves Rouquayrol, Edmond Guiraudet, Gustave-Robert Périé, Jacques Landrevie.

2^e Division. — Marcel Loulmet, Jean Vergeot, Maurice Pidaut, Pierre Lambert, Jean Beaupuy, Antonin Gillet, Léon Sers, Fernand Bédadé, Sylvain Cagnac.

Ecoles normales

Aujourd'hui ont eu lieu les examens d'entrée dans les écoles normales de filles et de garçons. Les examens ont été subis pour les garçons à l'école normale d'instituteurs ; pour les filles, au collège de jeunes filles.

Au Palais

Ce soir a eu lieu, au Palais, l'installation de M. Damesan, le nouveau président du Tribunal civil de Cahors.

Tous les membres du parquet et du barreau assistaient à la cérémonie.

Au 7^e

Au concours national de tir qui, ainsi que nous l'avons annoncé, a eu lieu à Rouen entre des sous-officiers délégués de tous les régiments de France, nous apprenons avec plaisir que parmi les sous-officiers du 7^e qui y ont pris part M. Crémous a obtenu un diplôme et une médaille d'argent, et M. Galey un diplôme et une médaille de bronze.

A la Caserne

Les trois soldats qui, lundi dernier, se sont signalés par une évasion si mouvementée à la caserne, avaient été, ainsi que nous l'avons dit, réintégrés dans leur cellule.

Depuis ce moment, à certaines heures, le soir notamment, ils poussent des hurlements, profèrent des cris divers que l'on entend des boulevards.

Ainsi, mardi soir, vers dix heures, devant la caserne, étaient arrêtées de nombreuses personnes que tout d'abord ces cris, ces hurlements, le bruit de coups de pieds contre les portes des cellules avaient troublées.

Ces scènes ont duré une ou deux heures et sont, paraît-il, renouvelées de temps en temps.

Acte de probité

Hier matin, M. Molinié, commis des postes et télégraphes à Cahors, a trouvé aux abords de la Trésorerie générale, une liasse de valeurs représentant 20.000 fr. de titres de rente, qu'il s'est empressé de remettre à la personne qui les avait perdus.

Nous adressons nos sincères félicitations à notre excellent ami M. Molinié.

Charivari

Depuis quelques jours, un charivari monstre est organisé par quelques individus devant l'habitation d'un veuf qui se remarie et devant l'habitation de sa fiancée.

Une foule énorme assiste tous les soirs à ces grossières plaisanteries.

Mardi et mercredi, une brigade de gendarmerie et plusieurs agents de police étaient impuissants à assurer l'ordre.

Écapité par le train

Hier matin, sur la voie ferrée, près de Ciéurac, a été trouvé le cadavre d'un hom-

me dont la tête était complètement séparée du tronc.

Le malheureux, qui serait un propriétaire habitant St-Sevet (commune de Lalbenque), venait de la foire de Lalbenque, conduisant un troupeau de moutons.

Ayant voulu traverser la voie, il a été tamponné violemment par le train express de Toulouse, qui arrive à Cahors le soir à 10 h. 30.

Les constatations légales ont été faites par le maire de Ciéurac.

Conseil de guerre du 17^e corps

Séance du 30 juillet 1902

Hier a comparu devant le conseil de guerre du 17^e corps à Toulouse, un soldat du 7^e, Jean Baptiste Labarrière, originaire de Cras, qui était inculpé du vol d'une somme de 30 fr. 30 au préjudice d'un de ses camarades de lit.

Labarrière a été condamné à un an de prison.

Musique du 7^e de ligne

PROGRAMME DES 31 JUILLET ET 3 AOUT

Allegro Militaire	Sousa.
Egmont (Ouverture)	Beethoven.
Rose-Mousse	Bosc.
Panurge	Planquette.
Chants d'ivresse (Valse)	Popy.

De 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2. *Altkés Fénelon.*

ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS

Du 29 au 31 juillet 1902

Naissance

Bartès Jules-Léon-Maurice, rue Ste Barbe, 15

Arrondissement de Cahors

PUY-L'ÉVÊQUE. — Hospice. — Nous recevons la note suivante que notre impartialité nous fait un devoir d'insérer :

« La personne qui se croit visée dans l'article paru dans le *Journal du Lot* du 29 juillet et signé « Puech » proteste avec indignation contre les assertions contenues dans les paragraphes premier et avant-dernier de cet article.

Elle a une affaire privée avec M^e Puech qui sera résolue devant les Tribunaux compétents. Cette affaire est, en tout cas, une affaire privée.

Quant à la question de l'hospice, elle appartient au public qui appréciera, ainsi qu'aux autorités supérieures qui seront appelées à l'étudier à fond. Il n'y avait pas lieu de viser isolément une personne pour cet objet.

ALBAS. — Noyé. — Dimanche vers 7 heures du matin, le sieur Coulonge, qui était de passage dans notre localité, commit l'imprudence de descendre sur la berge du canal pour se rafraîchir ; mais pris de vertige, il tomba dans l'eau et se noya.

Le corps a été retrouvé quelques instants après.

Tous les soins pour ramener Coulonge à la vie furent inutiles.

La famille a été prévenue aussitôt et la gendarmerie de Luzech a fait les constatations d'usage.

LE BOULVÉ. — Cheval emballé. — Le sieur Bosset Isidore, revenant de chercher du pain, conduisait son cheval attelé à la voiture, lorsqu'arrivé au lieu dit Crayssen, il mit pied à terre et laissa le cheval marcher seul.

Tout à coup le cheval prit peur et s'emballa, parcourant ainsi plus de deux kilomètres à travers des chemins de traverse très rocailleux, et fut enfin arrêté près du Boulvé, par un voisin de Bossot.

Arrondissement de Figeac

FIGEAC. — Officier ministériel. — M. Lerindeux est nommé avoué près le tribunal de Figeac.

THEMINES. — Insolation. — Samedi dernier, un cultivateur du village de Pech-la-Chouette M. Jean Aymard, a été trouvé mort dans un champ qu'il moissonnait.

Malgré la terrible chaleur qu'il faisait ce jour-là, ce pauvre malheureux n'avait pas voulu interrompre son travail, et lorsque, vers quatre heures, sa femme fut le rejoindre, elle le trouva mort des suites d'une insolation.

Arrondissement de Gourdon

GRAMAT. — Distribution des prix. —

Dimanche, brillante distribution des prix aux élèves de l'école laïque de jeunes filles de Gramat. Comme tous les ans, nos aimables et distinguées maîtresses ont su faire passer sous les yeux d'un public s'élevant à plus de cinq cents personnes, toutes leurs mignonnes élèves qui, par des monologues, dialogues, chants, musique, jeux, etc. — aussi attrayants que variés — ont ravi l'assistance.

Puis Mme Ségala, directrice de l'Ecole primaire supérieure de St-Céré, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette fête scolaire, a prononcé le remarquable discours suivant, qui a été écouté dans le plus profond silence, interrompu seulement par de vifs applaudissements et dont la péroraison a été saluée par une triple salve de bravos.

Rarement on avait entendu un langage aussi élevé, aussi éloquent : Mme Ségala a droit, pour les belles paroles qu'elle a prononcées, aux éloges de tous les républicains.

Mesdames, Messieurs, Chères élèves,

En me confiant la présidence de cette charmante fête, M. le Préfet m'a fait un honneur auquel je suis très sensible et dont je le remercie.

C'est pour moi plus qu'un honneur, ce m'est une douce joie de me trouver dans cette gracieuse et coquette ville de Gramat, au sein d'une école laïque très florissante, avec des collègues dont le mérite est au-dessus de tout éloge, en face d'une jeunesse dont les yeux vifs trahissent la soif de connaître, et au milieu d'une population choisie qui aime cette école et s'est faite depuis sa création l'artisan voulu, réfléchi de sa prospérité.

Où, Mesdames, Messieurs, vous l'avez voulu prospère cette chère école laïque et vos efforts ont été couronnés de succès. Au risque de blesser certaines modesties, je dirai que ce succès est dû aussi et surtout à l'intelligence, au tact, au dévouement de Mme Lemoine et des collaboratrices qu'elle a eues sous sa direction. Ces maîtresses d'élite ont su faire comprendre et aimer l'idéal laïque et républicain vers lequel doivent tendre tous les efforts de ceux qui ont la noble mission d'éclairer les esprits, de former les cœurs et de tremper les caractères.

Quel est donc notre idéal d'éducation ? Je puis le résumer d'un mot : préparer la jeune fille à la vie sociale.

Car nous ne concevons nous que la vie sociale, c'est-à-dire la vie au sein de la famille et de la Société, la vie faite de labeur et de vertu, et nous n'admettons pas qu'on puisse destiner la jeune fille à une vie de recluse dans un monastère, celui-ci eût-il l'allure d'un immense et magnifique palais.

Pour nous, laïques, l'école doit préparer dans l'enfant d'aujourd'hui l'épouse et la mère de demain. Trop longtemps on a cru que pour remplir ce double rôle, la femme n'avait pas besoin d'instruction ; aussi l'a-t-on vouée durant de longs siècles à une ignorance absolue. C'est l'honneur de la troisième République d'avoir voulu élever la femme au niveau intellectuel de l'homme, sans lui enlever pour cela ses qualités propres de cœur et d'esprit. L'épouse ne doit-elle pas être la confidente de son mari et quelquefois même sa douce conseillère ? Et pour cela ne faut-il pas qu'elle soit en état de comprendre les divers actes de la vie sociale ? N'est-ce pas d'ailleurs pour la femme le plus sûr moyen de retenir son mari au foyer conjugal que de lui causer agréablement des choses qu'il aime ? Un philosophe contemporain a dit avec infiniment de raison :

« Il faut que la femme soit non seulement la ménagère de l'homme, mais sa compagne d'esprit. » Or comment le pourrait-elle sans une certaine culture intellectuelle ? Enfin la femme est par nature la première institutrice de ses enfants, et, au point de vue éducatif, la mère digne de ce nom exerce dans la famille une influence si considérable et si heureuse que sa disparition prématurée est un grand malheur : elle laisse dans la conscience et le cœur de l'enfant un vide qui n'échappe à personne et que rien ne saurait combler. Mais pour que cette influence s'exerce utilement, la tendresse maternelle, comme tout ce qui est instinctif, ne suffit pas. Il faut une intelligence ouverte, un jugement sûr, une conscience droite, autant de facultés qui sont en germe dès la naissance, mais que l'éducation développe et maintient dans de sages limites.

Nous voulons donc que nos jeunes filles soient instruites afin qu'elles puissent remplir noblement le rôle qui leur est dévolu dans le monde.

Elles ne seront pas des « savantes » ; la femme savante n'est pas celle qui sait beaucoup, mais celle qui fait parade de son savoir. Et la femme que nous rêvons ne sera pas une Armande ou une Madelon précieuse et ridicule : elle sera modeste, parce qu'elle aura reçu une éducation assez forte pour qu'elle puisse mesurer exactement le champ de ses connaissances, et se convaincre que ce qu'elle possède de vérité n'est rien auprès de ce qu'elle ignore.

Il ne suffit pas d'orner l'esprit de la jeune fille, il faut encore fortifier sa volonté, au lieu de l'annihiler par l'habitude prolongée d'une obéissance absolue et passive. Il faut que la femme comprenne que la raison et la volonté

libre étant ce qui fait la grandeur et la dignité de la personne humaine, nul n'a le droit de faire abdication de sa raison et de sa volonté. La femme qui sait vouloir n'est pas l'esclave de ses passions. Loin de dépenser sa vie en futilités, elle sait, quelle que soit sa condition de fortune, se rendre utile par son travail. Elle est vraiment une unité vivante dans ce concert d'activités humaines qu'est la Société. Car, comme dit le poète :

Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent, ce sont ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front ;
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'apre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'Arche,
C'est le travailleur, père, ouvrier, patriarcale ;
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont
Ceux-là vivent, Seigneur ! [pleins,

Les autres, je les plains,
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traitent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Il importe aussi au plus haut degré de développer chez la femme le sens du beau. Nous ne voudrions pas qu'elle passât indifférente et impassible devant une statue de Michel-Ange ou un tableau de Raphaël. Malheureusement cette haute culture artistique n'est pas accessible à tout le monde. Mais sans prétendre si haut, tâchons d'obtenir que la jeune fille mette de l'ordre dans sa maison, orne son intérieur, s'habille avec goût et simplicité et soit elle-même la plus belle parure du foyer. Elevons son regard au-dessus des vulgarités de la vie quotidienne. Faisons-lui admirer la nature si fertile, particulièrement dans notre région, en spectacles grandioses.

L'éducation artistique a son retentissement sur la moralité. De l'imagination et de l'esprit, l'ordre et l'harmonie qui constituent essentiellement le beau passent dans le cœur. L'admiration qu'on éprouve en face de la beauté artistique donne naissance à l'admiration pour tout ce qui est noble et généreux, pour le dévouement, l'abnégation, le sacrifice. L'horreur qu'on éprouve en présence de laideurs physiques, on l'éprouve en face de laideurs morales. Les stoïciens le savaient si bien qu'ils identifiaient la beauté et la vertu.

Enfin il est une vertu à laquelle nous tenons essentiellement. Elle procède à la fois de l'esprit et du cœur, je veux parler de la tolérance, c'est-à-dire de la charité envers les idées. Il faut que la jeune fille ait en horreur les criminels attentats que l'aveugle fanatisme a si souvent commis contre les droits de la pensée. Il faut qu'elle sache que dans le domaine de l'inconnaissable, toutes les convictions sincères ont droit au même respect. La paix et le bonheur du foyer n'existent souvent qu'à ce prix. Que d'unions dissoutes, au moins moralement, par ce que le père et la mère ont des concepts opposés sur la destinée humaine et sur la nature des devoirs à remplir ! La coexistence de deux éducations familiales n'est-elle pas de nature à jeter un trouble profond dans la conscience naissante de l'enfant ? Telle qu'une flamme soumise à deux vents contraires, son âme vacille entre la volonté du père et celle de la mère. De quel côté se trouve la vérité ? se demande-t-il en vain. Et sa propre volonté loin de se tremper reste indécise.

Telle est, Mesdames, Messieurs, dans ses principaux traits notre idéal d'éducation. Depuis un quart de siècle surtout nous avons fait de grands pas vers les sommets où plane cet idéal. L'instruction, autrefois privilège de la fortune, pénètre aujourd'hui partout, jusque dans les plus humbles chaumières ; les superstitions, les préjugés peu à peu se dissipent, le respect des croyances s'affirme de plus en plus. Si bien que nous voyons déjà luire, tout au fond de l'horizon, le jour où la femme pénétrée de l'esprit scientifique, éclairera ses croyances de la lumière de la raison, remplira toujours au sein de la famille le rôle de

ministre de paix et de concorde, le jour où le père et la mère marcheront dans le même chemin à la poursuite d'un même idéal, le jour enfin où les deux Frances d'aujourd'hui se fonderont en une seule France, libérale, tolérante, fille de la Révolution, dans une même pensée de concorde et de fraternité.

GRAMAT. — Foire. — La foire du 28 juillet a été peu importante. Les cultivateurs se hâtaient de terminer leurs affaires et repartaient de bonne heure pour reprendre leurs travaux.

Bœufs d'attelage de 550 à 750 fr. la paire ; bœufs gras, de 31 à 33 fr. le quintal ; veaux, de 75 à 80 c. le kilo ; moutons, de 25 à 28 fr. la pièce ; volaille 1 fr. la livre ; froment de 15 à 15 50 les 80 litres ; avoine nouvelle, de 7 à 7,25 les 80 litres ; laine, 50 c. la livre.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation mensuelle a commencé aujourd'hui par la réponse des primes. Cette opération préliminaire s'est faite du plus bas cours du mois, notamment sur nos rentes.

Mais après la réponse, il s'est produit quelques rachats qui ont relevé le niveau de la cote.

Le 3 o/o a été répondu à 100,27 et reprend en clôture à 100,37 ; le 3 1/2 o/o a passé de 101,67 à 101,77 ; l'amortissable de 100,25 à 100,35.

Le Crédit foncier est à 727 ; le Comptoir national d'Escompte à 588 ; le Crédit lyonnais à 1,055 et la Société générale à 614.

Nos chemins ont été diversement traités tandis que le Lyon reprenait à 1,427 ; le Midi à 1,244 ; le Nord a reculé à 1,839 et l'Orléans à 1,509.

Le Suez reste à 3,922. Les fonds étrangers n'ont pas sensiblement varié. Le Gouvernement général de l'Indo-Chine émet par les soins des Grands Etablissements de crédit 155.000 obligation 3 o/o de 500 fr. au prix de 465 fr. A ce prix, ces obligations offrent aux capitalistes un revenu net de 3 fr. 22 o/o. Les souscriptions sont reçues jusqu'au 5 août à Paris aux sièges des Etablissements désignés et dans leurs Agences départementales.

Tribunal de commerce de Cahors

Les créanciers présumés du sieur VERGNES, marchand drapier, demeurant à St-Paul, sont invités à produire leurs pièces et bordereaux et à se rendre le mardi 12 août courant, à 3 heures du soir, salle d'audience du Tribunal, pour faire vérifier leurs créances sur le dit VERGNES et en affirmer la sincérité.

Le Greffier,
A. POULVEREL.

Bibliographie

LA NATURE. Revue des sciences illustrées, HENRI DE PARVILLE, rédacteur en chef, (Maison et Cie, éditeurs 120, boulevard Saint-Germain, Paris. — Sommaire du n° 1523, du 2 Août 1902.

Les rochers de la Tour (Ardennes), par E.-A. Martel. — Du phénomène de l'eau-morte dans les auteurs de l'antiquité, par le D^r Icard. — Effets bizarres de la photographie, leur

correction par le stéréoscope, par E. Colardeau. — Les décharges atmosphériques, par J. Garcin. — Les mines de nickel du Canada, par Jules Garnier. — Nouveau radio-conducteur, par J. L. — Sur la rouille grillagée du poirier, par Froment. — Industrie du gaz aux Etats-Unis, par D. L. — Treuil de remorquage amortisseur, par le D^r Leroy. — Le cisellement du raisin, par Albert Maumené. — Chronique. — Académie des sciences ; séance du 28 juillet 1902, par Ch. de Villedeuil. — Arbres remarquables, par J. Lebois.

Ce numéro contient 10 gravures et le bulletin météorologique de la semaine.

SAINTE-NICOLAS. — 23^e année. Sommaire du n° 35 — du 31 juillet 1902.

La princesse Anne, par E. Causé. — La capitaine de Yucatan, par E. Salgari. — Le coffre-fort de Polichinelle, par J. Chamel. — La fortune de Jean Brunet, par H. Bezançon. — Le pigeon messager, par Euxodie Dupuis. — Boîte aux Lettres. — Tirelire aux Devinettes. Illustrations de E. Causé, P. Gamba, R. de la Nézière, A. Birch, A. J. Girardet etc. Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.

Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, et chez tous les libraires.

Paris et Départements : six mois 10 fr. : un an 18

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 1548^e livraison (2 Août 1902).

Nini la Fauvette, par Ernest Daudet. — Excursions de vacances, par Louis Rousselet. — Le Commerce des fromages de Hollande, par L. Viator. — Une dette de cœur par Julie Borius. — Musée de poupées, par Marie Koenig.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris, 6^e.

Le numéro : 40 centimes.

Abonnements : France : Un an, 20 fr. six mois 10 fr. Union Postale, un an, 22 fr. Six mois, 11 fr. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ, 13, quai Voltaire, Paris, Sommaire du numéro 2366 du 2 Août 1902.

Envoi gratis d'un numéro spécimen contre toute demande affranchie.

FÊTES DE LA ROCHE-SUR-YON : Danses enfantines dans le parc de la Préfecture. — Les Autorités revenant du Banquet. — Inauguration du Stand Villebois-Mareuil. — Groupe de jeunes Vendéennes. — La Fête à la place Napoléon.

ROME : La Villa Borghèse. — Son entrée monumentale. — Vue de la villa. — Les Jardins. — Ruine d'un Portique. — Le Palais Borghèse, à Rome. — Le Cardinal Ledochowski.

Sinistre de Satory. — L'Explosion au Polygone du génie. — Portraits des victimes. — Les Funérailles rue de l'Orangerie. — A la Cathédrale de Versailles.

MANIFESTATIONS A PARIS : Avenue de l'Opéra. — Arrestation de François Coppée et de M. Lerolle. — Aux Ternes. — Dernière Distribution de prix. — Dernier Repas chez les Sœurs. — Place de la Concorde. — Une Croisière en Norvège : L'Empereur Guillaume sur son yacht.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE : Portraits des principaux Lauréats. Roman illustré : Clémence (Nouvelle Espagnole), par M. Gabriel Léo.

ASSURANCES d'ÉPARGNE
avec participation à 90% dans les bénéfices facilitant à tous un cas de vie comme en cas de décès :
Un **HÉRITAGE** pour la Famille ;
Une **RETRAITE** pour la Vieillesse ;
Une **DOT** pour les Enfants.
GRESHAM C^od'Assurances et de Rentes, établie en 1854, à Paris, 30, Rue de Provence, dans ses immeubles.
Prospectus et Renseignements gratuits et franco.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Gouvernement Général de l'Indo-Chine

155.000 Obligations 3 O/O de fr. 500

Remboursables au pair en 75 ans ; affranchies de tous impôts présents et futurs en Indo-Chine ; exemptées en France du droit de transmission et de l'impôt sur le revenu.

Prix d'émission : Fr. 465

Payables 50 francs en souscrivant et 415 francs à la répartition, du 11 au 16 août, ou en termes échelonnés jusqu'au 15 octobre 1902, suivant prospectus.

On souscrit le 5 août 1902

ET DES AUJOURD'HUI PAR CORRESPONDANCE
PARIS ET DÉPARTEMENTS
BANQUE DE L'INDO-CHINE ;
BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS ;
COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS ;
CRÉDIT LYONNAIS ;
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ;
CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.
Dans leurs agences, et chez leurs correspondants.

Voir le Prospectus pour les détails

PHARMACIE MODERNE

J. Fournié

Pharmacien-Chimiste
CAHORS — PLACE DU MARCHÉ — CAHORS
DROGUERIE, SPÉCIALITÉS
TISANE DES CHARTREUX

TOUT LE MONDE EST D'ACCORD. — pour convenir qu'il faut se purger souvent, mais la plupart des Purgatifs sont fort désagréables à prendre, impossible même à administrer aux enfants. Aussi la purgative Bayard, qui est d'un goût délicieux, très actif, ne donnant ni nausées ni coliques, est très bien acceptée par les enfants et les personnes les plus difficiles. Ce nouveau Purgatif, qui est destiné à remplacer les anciennes médecines nauséabondes, est en vente au prix de 0 fr. 50 pour les enfants de 4 à 8 ans, 0 fr. 75, pour les enfants de 8 à 16 ans, et 1 fr. pour les grandes personnes.

Dans le but de faciliter les relations entre les régions desservies par les réseaux d'Orléans et du Midi, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie des chemins de fer du Midi, délivre des billets d'aller et retour à prix réduits, au départ de toute gare et station du réseau d'Orléans pour toute gare et pour certaines haltes du réseau du Midi et inversement.

Ces dispositions ne sont pas applicables de ou pour les haltes et arrêts dont les relations sont limitées, pour la délivrance des billets et l'enregistrement des bagages, à un nombre déterminé de ces réseaux.

Le propriétaire gérant : **A. COUSSLANT.**

MADemoiselle MONTE-CRISTO

PAR B. FLEMMING
(Traduit de l'anglais par CH.-BERNARD DEROSNE)

PREMIÈRE PARTIE
UN JOLI TÉNOR

XVII

Resurgam

— Mais, docteur, cela me semble par trop affreux, par trop cruel. Où sont les amis, tous les nobles et riches propriétaires du comté ? Vont-ils lui tourner le dos, parce qu'elle se trouve n'être pas la véritable fille de sir John ?

— Elle est à terre, madame Otis, et en ce monde la marche ordinaire est d'achever le malheureux qui tombe, en lui jetant la dernière pierre. Néanmoins, quelques-uns sont allés à elle et lui ont offert un asile assez généreusement. Les Talbot et le vieux Mansfield, l'avocat. Mais c'est une jeune femme d'une étoffe peu commune, madame, et la charité est la charité, de quelque vernis qu'on la couvre. Elle a agi d'une façon très étrange,

Reproduction interdite aux journaux n'ayant pas traité avec l'Agence Havas.

dès le premier moment... de la dernière façon à laquelle aurait pu s'attendre tout homme sensé. Mais on ne peut jamais dire, par ce que l'on sait d'une femme, comment elle agira en telle circonstance donnée. Les Turcs et d'autres païens ne classent pas les femmes parmi les êtres raisonnables, et ils ont raison. Non, ce ne sont pas des êtres raisonnables ! Ne riez pas, je vous prie, madame Otis, il n'y a pas là de quoi rire. Voyez plutôt cette jeune fille ! Emportée, passionnée, fière, généreuse, aimante, d'une nature à se laisser abattre ou à éclater en reproches, à s'en prendre à tout le monde, à s'arracher les cheveux, à déchirer ses vêtements.

Eh bien ! pas du tout ! Elle reste impassible comme une statue, ne parle pas, ne se plaint pas, ne pleure pas. Or, il faut se mêler des femmes qui ne pleurent pas. Et je la trouve, à vrai dire, plus effrayante qu'intéressante. Sur ce, je vais aller voir votre blessé.

Il se leva vivement et se dirigea vers une grande chambre, bien aérée, qui ouvrait sur le petit salon.

Comme tout ce qui se trouvait dans le cottage habité par la veuve, cette pièce se faisait remarquer par une excessive propreté.

Les derniers rayons du soleil de janvier passaient à travers les rideaux de mousseline et tombaient en pluie sur Gaston Dantrée, qui était étendu sur son lit.

Il avait le visage livide d'un mort. Sa respiration, le battement de son poulx étaient à peine perceptibles.

Son épaisse et noire chevelure bouclée se

répandait sur l'oreiller, et, malgré sa pâleur, il restait encore tranquillement beau.

Le docteur lui prit la main, tira sa montre, imprima à sa tête la petite secousse professionnelle, et se prépara, avec cette gravité solennelle dont les médecins ont coutume, à compter les pulsations du malade.

Pendant ce temps, assise devant son feu, Mme Otis réfléchissait tristement sur le sort de la malheureuse jeune fille qui, quelques jours auparavant, était la plus brillante, la plus gâtée des héritières et la plus heureuse des fiancées.

— Comme c'est étrange, se disait-elle avec son orgueil de mère, que, parmi tous ceux qu'elle connaît... le docteur Graves et tant d'autres... elle ait été choisir mon Henri pour guérir l'homme qu'elle aimait ! Elle savait, sans doute, si d'autres ne le savent, combien il est habile, bon, attentionné, prévenant. Il n'y a pas de femme qui serait plus douce que lui dans la chambre du malade ; et, s'il est possible de rappeler à la vie ce malheureux jeune homme, je suis sûre qu'Henri le fera. Mais j'en doute. Il a la mort peinte sur le visage, il ne reconnaît rien, ni personne. Mais, chut ! Voici Henri.

Elle se leva pour aller à la rencontre de son fils. La porte extérieure s'ouvrit, un pas rapide traversa le vestibule, et Henri Otis, botté et éperonné, s'arrêta devant sa mère.

Il était, lui aussi, très pâle.

— Henri ! s'écria sa mère avec un accent d'effroi.

Mais les yeux d'Henri se tournèrent vers la

chambre du malade.

— Est-elle ici ?... Qui est là ?...

Il se précipita vers la chambre, y jeta un coup d'œil, et recula avec un air désappointé.

— Docteur ! dit-il, vous seulement !... j'étais sûr de la trouver ici.

— Trouver qui ?... De qui voulez-vous parler ?...

— De Mlle Dangerfield... Quoi, vous ne savez pas !... Elle s'est enfuie, hier au soir ou ce matin, de Scarswood, et on est absolument sans nouvelles d'elle. Je croyais qu'elle était venue ici.

— Enfuie ! répétaient ensemble la veuve et le docteur.

— Oui, enfuie... enfuie... pour accomplir quelque funeste dessein.

— Henri !... juste ciel !

— Oh ! ce ne serait pas la première fois qu'une femme se serait suicidée par amour. Ce ne sont pas ceux qui poussent le plus de cris qui ressentent le plus profondément la douleur. Que lui reste-t-il dans la vie, après avoir été ainsi dépouillée de tout, d'un seul coup.

Il disait cela avec amertume, avec plus d'amertume qu'on ne pouvait supposer qu'il en ressentit.

Il avait levé les yeux sur la brillante héritière de Scarswood, il y avait de cela quelques mois, et il avait été assez fou pour en tomber amoureux.

Pour lui, elle était la plus belle, la meilleure, la plus accomplie des femmes.

(A suivre.)